

ABONNEMENTS

LYON

Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER

SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

La bouche parle de l'abondance du cœur; c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bonne foi.

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(1. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(SIXIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

§ 5.

M. FIGUIER (suite.)

Sa préface et son titre nous le donnent pour un simple narrateur, ne voulant qu'examiner, tant « son esprit est vierge de toute impression antérieure, » tant sa méthode, éloignée d'un dogmatisme qui n'est pas son affaire, est uniquement la méthode de Descartes, la méthode dubitative, « seul précepte de vraie critique qu'il connaisse et qu'il suive (1). » Puis, à deux pages de la même préface, voilà ce qu'il nous dit: « Nous faisons suivre chacun de nos récits de l'explication qui rend compte aujourd'hui de ces prétendus prodiges. La lumière de la physiologie et de la médecine suffisent à cette tâche dans la plupart des cas. La négation du merveilleux est donc la conclusion philosophique de ce livre qui pourrait s'appeler le merveilleux expliqué? » Qu'on manque à son programme dans l'entraînement du discours, on le comprend, mais qu'on y manque en le traçant, qu'on fasse de la critique *à priori*, dans la même phrase qui promet de *la posteriori*, cela trahit autant de vague dans l'esprit que d'absence de méthode.

Comme historien, nous ne jouerons pas à nos lecteurs le mauvais tour de reprendre avec lui toutes ces histoires de la baguette divinatoire, de Loudun, des Camisards, des Convulsionnaires, de Cideville, etc., qu'il serait temps en vérité d'abandonner.

Lorsque dans la possession des Ursulines de Loudun, il admet que les malheureuses filles couraient avec une vitesse incroyante pliées en double et la nuque posée sur leurs talons, tout en pénétrant plus de cent fois les pensées (t. I, p. 240 et 248); quand on accepte dans l'affaire des Camisards: « ces soixante enfants y compris un enfant de quinze mois, prophétisant à voix haute, en bon français (eux qui ne savaient qu'un mauvais patois) et très-distinctement (t. II, p. 400) » ou dans

l'affaire de Saint-Médard « les quarante mille coups de bûche déchargés à toute force et impunément sur la tête de plusieurs filles, sans omettre la pierre du poids de cinquante livres, retombant sans cesse du plafond sur l'estomac de celle dont les reins pendant tout cet exercice reposaient sur un pieu (id., p. 380); » quand on a soin d'ajouter qu'on emprunte ces détails à un témoin oculaire qui « atténue plutôt qu'il n'exagère les faits, » on peut passer pour très-croyant et nous ne voyons pas trop sur quel droit on s'appuie pour trouver notre foi trop robuste.

Mais surtout, quand on est arrivé là, à quoi bon se permettre de mutiler tant d'autres histoires déjà si mutilées par M. le docteur Calmeil. C'est de la falsification en pure perte, et l'on ne sera pas bien avancé, quand sur l'énorme actif des manifestations surhumaines on aura rabattu quelques oboles qui chargeront énormément, au contraire, le passif des explications insuffisantes.

Mais toutes ces fautes s'aggravent devant la nullité complète des explications. Ce n'est pas en appliquant à chaque page les mots aussi creux que sonores de théomanie, d'hypnotisme, d'hystéro-démonopathie, etc., à des phénomènes, qui sont tout à la fois objectifs, matériels et physiologiques, que l'on avancera la solution. C'est un peu trop court.

Mais ce qui est un peu trop fort, c'est de retoucher les faits à sa guise; et ce qui est un peu trop faible, c'est de les promener de théorie en théorie jusqu'à ce qu'on puisse les ajuster à peu près sur l'une d'elles. Ainsi, puisque la névrose et l'hypnotisme sont comme les pièces de résistance du système, à quoi bon leur donner pour soutiens la fourberie, l'adresse, le biogisme, la suggestion, l'anesthésie, les onguents, les philtres vénéneux, la fascination, et jusqu'au claquement des tendons, auxiliaires importuns qui expliquent la question par la question, et dont l'alliance, si elle n'était pas impossible, paralyserait à chaque pas l'explication principale?

Qu'on le sache bien; une telle stratégie est d'autant plus ruineuse, que l'on a pris plus de soin de bien établir au début que « le phénomène des tables tournantes fut le signal, dans les deux mondes, d'une éruption de prodiges... qui, semblables à ceux de l'antiquité dont ils sont la copie, peuvent être rapportés à une même cause, et s'expliquent les uns par les autres, à ce

(1) Voir les pages 9 et 11 de sa préface.

point qu'un seul, bien compris, donne la clef de tous (1). »

Ce mot est peut-être le meilleur des quatre volumes de M. Figuier. Qu'il le médite sérieusement, et peut-être finira-t-il par comprendre que lorsqu'il s'agit de clef destinée à ouvrir tout un ensemble de serrures reposant sur le même secret, toute clef qui échoue devant une seule de ces serrures doit être immédiatement rejetée, jusqu'à ce que l'on rencontre celle qui les ouvre toutes avec la même facilité. Or, son hypnotisme, bien loin d'ouvrir les serrures des « pianos soulevés sans contact, des suspensions en l'air, des écritures intelligentes et directes, » les mêle encore plus et s'y brise ; il conviendra que l'explication du spiritisme ouvrirait, comme l'amblyopie l'a prouvé dans l'antiquité, toutes les serrures d'un même coup : une force surintelligente pouvant aussi bien agir sur nos systèmes nerveux que sur les objets extérieurs de toute la création.

Il s'agit donc de savoir si la philosophie du XIX^e siècle pourra secouer assez résolument le limon qui s'attache encore à ses ailes, pour s'élever des forces instinctives et même intelligentes jusqu'au degré suivant des forces surhumaines et surintelligentes des Esprits.

Qu'on y prenne garde ! les systèmes Renan, Littré, Maury, Figuier, nous feraient retomber précisément à Epicure et à Diogène, dont les deux sectes furent les seules qui se permirent de nier les Esprits ; en quoi Bayle les trouve « très-ridicules et n'ayant aucune bonne raison à donner (2). »

Pour mieux prouver d'ailleurs à M. Figuier que ce serait sans aucun profit pour sa cause, nous pouvons le renvoyer à ses frères en philosophie et même à ses meilleurs amis, bien autrement sévères pour lui que nous ne le sommes nous-mêmes.

Et d'abord, le *Journal des Débats* (3), après de magnifiques éloges prodigués à l'esprit de cet ouvrage, « qui n'est autre que l'esprit moderne, » commence à lui reprocher « des concessions beaucoup trop importantes aux partisans du merveilleux, concessions d'autant plus remplies de danger, selon lui, que M. Figuier « se voyant obligé de rétracter dans le troisième volume celles du premier, prouve évidemment par là qu'entre « la publication de ce premier et de ce troisième volume un grand « changement s'est opéré dans son esprit... Nous nous permet- « tons, entre autres, de lui signaler un chapitre, dans le qua- « trième volume, où il raconte des faits bien surprenants... et « nous serions bien étonnés qu'il les maintint dans une nouvelle « édition, puisque M. Figuier sait si bien se dégager de ses pro- « pres opinions (4). »

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

NÉOPLATONISME

L'EMPEREUR JULIEN (Suite. — Voir le dernier numéro.)

En conséquence de cette promesse, il fit venir de tous côtés les plus excellents ouvriers de l'Empire. Il donna l'intendance de l'ouvrage à son compatriote et à son plus intime confident Alypius, qui avait été vicaire du préfet du prétoire en Angleterre. Il donna ordre au trésorier de fournir libéralement les sommes nécessaires pour ce grand édifice, qui devait aller à des frais

immenses. Il écrivit au gouverneur de la province de favoriser en tout cette entreprise, d'en presser l'exécution et de lui en rendre compte régulièrement, comme de l'affaire qui l'intéressait le plus vivement.

Le dessein de Julien n'était pas d'éterniser son nom et de laisser à la postérité un monument mémorable de son règne, comme Ammien prétend nous le faire entendre dans son livre vingt-troisième.

La véritable vue de cet Empereur était de démentir les prophéties des chrétiens, et surtout d'anéantir s'il se pouvait celle de Jésus-Christ qui porte que le temple sera détruit, qu'il n'y restera pas pierre sur pierre, et celle de Daniel, qui assure que la désolation durera jusqu'à la fin.

A ces nouvelles les juifs, transportés de joie, poussèrent partout des cris d'allégresse. Ils accoururent de toutes les parties du monde pour relever leur temple, auquel on sait assez que cette nation a de tout temps attaché sa destinée. Rien ne fut épargné pour jeter les fondements avec éclat et pour en hâter l'édifice. Ils firent faire, dit Théodoret, des pics, des pelles et des corbeilles d'argent pour remuer et transporter la terre, et les femmes les plus distinguées parmi eux se disputèrent à l'envi la gloire d'aider à la porter dans le pan de leurs robes les plus précieuses.

Voyons quel fut enfin l'événement de cette entreprise concertée avec tant d'éclat et de hauteur. C'est Ammien Marcellin qui va nous le raconter en ces termes au commencement de son dix-huitième livre. « Pendant qu'Alypius aidé du gouverneur de « la province pressait fortement l'ouvrage, de terribles globes de « feu sortirent des fondements qu'ils avaient ébranlé par des « secousses violentes. Les ouvriers qui recommencèrent sou- « vent l'ouvrage, furent brûlés à diverses reprises. Ainsi le feu « s'obstinant à les repousser, le lieu devenait inaccessible et « l'entreprise fut abandonnée. »

Et il ne faut pas oublier ici que ces paroles si mémorables et si précises sont d'un historien qui était dans ce même temps un des premiers officiers de l'Empire, un des grands administrateurs de Julien et qui avait pu apprendre cet événement non-seulement par le bruit public, mais par le rapport d'une infinité de personnes qui l'avaient vu de leurs yeux.

Ainsi la parole du Christ fut inébranlable, et la sentence qu'il avait portée fut vérifiée dans toute son étendue, s'écrie saint Jean Chrisostôme, dans une de ses éloquents oraisons contre les juifs. Titus s'efforce en vain de sauver le temple ; Julien tâche inutilement de le rétablir et de détruire le christianisme. Ce que Dieu abat ne peut être relevé, et ce qu'il soutient ne peut être abattu, parce que si le spiritisme ordinaire, c'est-à-dire la phalange des Esprits qui ont adopté le progrès de la révélation ne suffit pas, il peut la renforcer au besoin par le spiritisme supérieur de ses mandataires, c'est-à-dire encore que si les Esprits chrétiens n'étaient pas assez puissants pour vaincre les influences opposées du paganisme et du judaïsme spirituels, il leur a envoyé l'aide suffisante d'Esprits directeurs, et telle est la raison de leur victoire et de leur triomphe.

Les Pères et les historiens de l'Eglise, tels que sont Théodoret, Sozomène, Sostrate et Ruffin, entrent dans un plus grand détail de ce grand événement. Saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise et saint Chrisostôme, qu'on doit regarder à cet égard comme trois auteurs originaux, puisqu'ils vivaient dans ce temps-là, l'un dans la Cappadoce, l'autre dans l'Italie et le dernier dans la Syrie, racontent tous unanimement ce même fait avec des circonstances encore plus particulières. Ils disent que tandis qu'on travaillait aux fondements du Temple, un tourbillon impétueux emporta dans un instant le sable, la chaux et les autres matériaux dont on avait fait des amas prodigieux. Un tremblement de terre survenant tout-à-coup jeta au loin de tous côtés de grands quartiers de pierres qu'on avait assemblés ; fit tomber tous les édifices d'alentour et renversa les galeries où logeaient un grand nombre d'ouvriers qui furent accablés sous leurs ruines. Le feu consuma même les marteaux, les scies, les ciseaux et les autres outils, qu'on avait préparés et qui

(1) Introduction, p. 4 et 11.

(2) Art. Epicure.

(3) JOURNAL DES DÉBATS du 5 juin et du 14 mai 1861.

(4) Art. du 7 juin 1861.

étaient enfermés dans un lieu souterrain. Des torrents de flammes sortant de la terre et courant çà et là brûlèrent et consumèrent tout ce qui se trouva sur leur passage. Le feu recommença plusieurs fois durant toute la journée, et les juifs qui n'étaient pas moins pressés par leur propre inclination que par les ordres de l'Empereur, s'étant obstinés à revenir plusieurs fois au travail, furent tous ou repoussés ou consumés par ce feu miraculeux. Nos historiens ajoutent que la nuit suivante et le jour d'après on vit paraître en l'air, depuis le Calvaire jusqu'à la montagne des Oliviers, la figure d'une croix toute éclatante de lumière, environnée d'un cercle semblable, et qui fut là comme un trophée de la victoire insigne que les Esprits du Christ venaient d'assurer à leur Maître. Ils s'accordent encore à dire avec les saints Pères que les habits des chrétiens et des juifs se trouvèrent en même temps marqués de la figure de la croix dont il n'y avait point de broderie qui pût égaler la beauté et que les juifs ne purent jamais effacer, quelques soins qu'ils se donnassent pour cela.

Saint Jean Chrisostôme, qui parlait de ce prodige vingt ou plutôt vingt-cinq ans après qu'il fut arrivé, disait publiquement que plusieurs de ses auditeurs en avaient pu être les témoins oculaires, et il assure qu'on voyait encore les fondements tous ouverts et les restes de cette entreprise abandonnée. Saint Grégoire de Nazianze ne craint pas même de dire que dans le temps qu'il écrivait et qu'il parlait on voyait encore sur les habits des juifs et des chrétiens, ces croix ineffaçables; et saint Ambroise, dans une lettre qu'il écrivit peu d'années après au grand Théodose, lui rappelle le souvenir de cette merveille comme d'une chose connue de tout l'univers.

Enfin, ce prodige est tout à la fois et si éblouissant et si bien attesté, que le spiritisme et l'interprétation des Esprits dans les affaires d'ici-bas sont authentiquement prouvés. Un grand nombre de juifs et de Gentils qui en furent les spectateurs embrassèrent la foi nouvelle et demandèrent le baptême, et saint Jean Chrisostôme a eu grand sujet de dire à cette occasion que Dieu a voulu faire les plus grands miracles pour prouver l'intervention de ses Esprits et sa puissance en faveur du christianisme, qui, comme nous l'avons dit, était le progrès et l'avenir.

A tous les témoignages qu'on a déjà vus ci-devant, se joint encore celui de tous qui pouvait être le moins contestable, puisqu'il est rendu par *Julien lui-même*, l'auteur de cette entreprise. Voici comme il s'exprime dans l'une de ses plus célèbres harangues :

« Que personne ne prétende nous imposer par des paroles, ou nous effrayer en alléguant les décrets de la Providence. Que diront, en effet, ces mêmes prophètes juifs qui nous mettent ces décrets devant les yeux? Que diront-ils de leur temple ruiné pour la troisième fois sans avoir encore été rebâti? Je ne dis point cela (ajoute l'Empereur) pour leur en faire un sujet de honte, puisque j'ai voulu moi-même le rétablir en l'honneur du Dieu qu'on invoquait; mais je le dis pour faire voir qu'il n'est rien de durable dans les choses humaines etc. » Le mot du texte grec, qu'on traduit par j'ai pensé, j'ai eu intention, ou j'ai voulu, marque un dessein prémédité; et l'on a aussi rendu en latin la phrase de cette manière, *a ruinis excitare voluerim*.

Quand Julien dit que le temple avait été ruiné trois fois, il fallait nécessairement que la troisième subversion fût la fameuse catastrophe arrivée sous son Empire.

Dans le fragment de sa harangue aux juifs que nous venons de citer, Julien se borne à les consoler par cette réflexion, que le temple de Jérusalem devait finir, ainsi que toutes les choses humaines; et ce n'est pas là ce qui l'embarrasse; il craint que les chrétiens n'en fassent un sujet de triomphe: déjà (dit-il) ils crient à plein gosier, frémissez, tremblez; le feu, la flamme, la mort, glaive, dard flamboyant! employant avec emphase les expressions les plus terribles, pour défigurer la chose du monde la plus simple, la propriété destructive du feu. Nul sens à tout ceci, si ce n'est pas une allusion à ce feu sortant de terre à point nommé, repoussant à plusieurs reprises les ouvriers, et ces-

sant aussitôt qu'ils abandonnent l'ouvrage.

Observons que Julien, qui n'avait sans doute en tout cela que des vues politiques et ambitieuses, fournissait, sans le savoir, un puissant argument à la religion chrétienne, en avouant qu'il avait tenté vainement de décréditer l'oracle de J.-C. sur la destruction de Jérusalem. En disant « *mente agitavi*, ces paroles, « dans la bouche d'un souverain, ressemblent bien (dit M. l'abbé de La Bléterie) à l'aveu d'une entreprise manquée. »

Ce fut sans doute dans l'idée flatteuse de réparer cette disgrâce que Julien n'en parut point ébranlé. Ignorant la véritable théorie du spiritisme, et dans sa foi aveugle pour les dieux, Julien n'allait pas reconnaître que des Esprits quelconques eussent pu intervenir en faveur du galiléen; il aima mieux supposer un feu naturel. Nous avons seulement enregistré cet aveu du fait en lui-même. M. l'abbé de La Bléterie fait cette réflexion: « La nature fut toujours la ressource des incrédules; mais, elle sert le christianisme si à propos, qu'ils devraient au moins la soupçonner de collusion. »

A.-P.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS

MADemoiselle DUFaut

VUE PARFAITEMENT DISTINCTE A UNE DEMI-LIEUE DE DISTANCE.

Nous empruntons au cours inédit de Magnétisme animal de M. le comte de Beaumont-Brivazac, le fait suivant qui nous paraît digne de fixer l'attention de nos lecteurs. La science bien connue du docteur Pons, d'Agen, en présence duquel ont été faites les expériences, nous est un sûr garant qu'il n'y a eu en cette affaire ni illusion, ni absence de saine et judicieuse critique.

« Madame de L*** était, en 1828, aux eaux thermales de Castéra-Verdun, département du Gers; elle souffrait beaucoup de vives douleurs spasmodiques qu'elle ressentait dans la région épigastrique. On lui prescrivit quelques doses de sulfate de quinine et l'usage des eaux et bains ferrugineux. Cette médication, loin de soulager madame L., aggrava son mal. Les douleurs étant devenues intolérables, je me rendis aux sollicitations de la malade, à celles de son mari et de sa belle-mère, qui voulaient que j'essayasse, contre cette affection, l'action du magnétisme. Le magnétisme calma toujours et arrêta souvent spontanément ces crises douloureuses, presque toujours accompagnées d'attaques de nerfs; mais le sommeil magnétique ne se présenta jamais; par conséquent, pas de somnambulisme au moyen duquel on pût découvrir la cause du mal et le moyen de le guérir. Il faut dire que la médecine avait épuisé les ressources de la thérapeutique. Cette jeune et intéressante malade fut passer l'hiver à Agen, et ce fut deux mois après qu'elle eut quitté Castéra-Verdun, que j'eus le plaisir de la revoir dans cette ville.

« Madame L. était toujours aussi souffrante. Le magnétisme arrêtait, détruisait momentanément le spasme; mais il ne guérissait pas la maladie. Je rencontrai chez madame L., M. le docteur Pons, professeur d'anatomie, médecin d'un grand mérite. Le docteur était dans les rangs des incrédules; mais son scepticisme, ainsi que ses nombreux écrits l'ont prouvé depuis, n'avait rien de cet acharnement, de cette fureur irascible qui distinguent d'une manière déplorable quelques membres de la Faculté, quand ils parlent du magnétisme. M. Pons fut acteur et témoin dans les faits que je vais raconter, et j'eus le bonheur d'opérer chez lui une conversion complète.

« J'avais conduit chez madame L., le 26 septembre, la jeune Adeline Dufaut, âgée de quinze ans environ, l'une de mes somnambules les plus lucides; j'espérais avec une extrême confiance qu'elle pourrait indiquer un remède propre à guérir notre intéressante malade. Le docteur Pons n'ayant jamais vu de somnam-

bule, ne se fit pas attendre. Je commençai par magnétiser madame L., parce qu'elle souffrait par accès de son spasme ordinaire. Je prouvai au docteur que non-seulement je pouvais calmer le spasme, mais même l'arrêter spontanément par la seule application de ma main sur la région épigastrique.

« Je m'empressai ensuite de mettre mademoiselle Dufaut en somnambulisme et de la mettre en rapport avec madame L. La somnambule était sérieuse ; elle paraissait entièrement concentrée, et elle continuait de tenir la main de la malade dans la sienne, lorsque la malade éprouva un nouveau spasme. J'engageai alors le docteur à essayer de produire le même effet que celui qu'il m'avait vu obtenir en plaçant la main sur l'épigastre de madame L. ; mais l'heureux résultat ne put avoir lieu ; car, à peine M. Pons eut-il touché la partie souffrante, qu'il retira sa main avec vivacité, en s'écriant : — Je suis convaincu pour toujours !... je n'ai plus besoin de rien voir. Le docteur venait d'éprouver le même effet qu'il eût senti s'il avait touché une torpille ou le gymnote engourdissant. Son bras droit éprouvait une sorte de torpeur que je détruisis promptement par quelques passes prolongées de l'épaule à l'extrémité de la main. Dès ce moment M. Pons étudia le magnétisme avec d'autant plus de zèle, qu'il ne tarda pas à produire lui-même les effets les plus surprenants. Madame de L. se prit à rire forcément d'un événement aussi singulier qu'imprévu, et ce rire immodéré mit fin au spasme : la somnambule, totalement étrangère à ce qui se passait, demeura impassible.

« Consultée sur la maladie de madame de L., elle répondit sans hésiter, de manière à ce que le docteur pût juger qu'elle indiquait clairement une irritation et non pas une inflammation. Le raisonnement que faisait la somnambule étonnait singulièrement M. Pons, qui avouait cependant ne pouvoir plus être surpris de rien. Mademoiselle Dufaut devint admirable, lorsqu'avec une joie indicible elle annonça qu'elle voyait le moyen de guérir madame de L. La présence de madame de L., de la mère de la malade et celle d'un habile médecin donnaient le plus vif intérêt à cette scène : — Là, disait la somnambule, *là sur un coteau de.... de.... Mont.* (Je nommai pour l'aider tous les coteaux des environs d'Agen et enfin celui de *Mont-Grand.*) — *Oui, de Mont-Grand, s'empressa-t-elle de répéter, près du pont.... à côté du ravin.... contre une pierre.... là.... voyez-vous cette plante, cette grande herbe !* Elle la décrit parfaitement ; et, d'après l'hésitation que je mettais à prononcer *oui, je la vois*, elle fait un mouvement comme pour cueillir une branche et me la donner en disant : — *Tiens, vois.... comme elle a une odeur forte et mauvaise....* — *Oui, c'est vrai ; quel est son nom ? — Oh ! ça, je ne sais pas....* — *Que faut-il en faire ? Est-il nécessaire d'en faire de la tisane pour la malade ? — Oh ! non, mon Dieu, non.... pas boire.... la faire blanchir, la piler comme des épinards.... faire un cataplasme, le mettre entre deux linges, pendant vingt-quatre heures, sur l'estomac de la dame... ensuite une autre fois la même chose, et puis elle sera guérie.*

« Elle décrivit la plante, sa forme, ses feuilles, sa couleur ; elle indiqua encore de nouveau, et parfaitement, le site où elle la voyait. *Est-ce que tu ne la vois pas ? ne sens-tu pas cette odeur forte ?* disait-elle avec impatience. Nous constatâmes que la somnambule, âgée de quinze ans et demi, n'avait pas été au coteau de Mont-Grand depuis l'âge de sept à huit ans. Je lui demandai si, étant éveillée, elle pouvait reconnaître cette plante. Elle me répondit que oui, si je l'y obligeais. Je procédai en conséquence, et ainsi qu'on le doit faire en pareil cas, pour qu'elle conservât le souvenir de la plante ; mais j'oubliai de lui imprimer celui du lieu où elle se trouvait et où elle la voyait encore. Au reste, nous avions pris note de tout, et n'avions nul besoin de son indication déjà écrite. Peu de temps après je mis fin au somnambulisme. A son réveil mademoiselle Dufaut, questionnée sur ce qu'elle avait éprouvé, par M. le docteur Pons, répondit qu'elle ne se souvenait de rien, mais qu'elle avait rêvé d'une plante *dont je sens encore l'odeur*, ajouta-t-elle. Elle ne savait pas pourquoi elle pensait à cette plante, qu'elle décrivit de nouveau dans les mê-

mes termes ; mais elle ignorait complètement où elle était, parce qu'elle n'en avait jamais vu de pareille, pas même au jardin de M. de Saint-Amand.

« Le lendemain, 17 septembre, en compagnie de M. de L., de M. de Brienne, du marquis de Mata Florida, de mademoiselle Dufaut, de sa mère, et d'une de leurs amies, nous nous rendîmes au coteau de Mont-Grand, en laissant ignorer à la jeune fille le but de cette promenade. Arrivés près du pont jeté sur le ravin, je la priai de regarder autour d'elle, et de voir si elle ne pourrait pas trouver la plante qu'elle avait rêvée. A l'instant même elle se mit à la chercher, en disant : *Elle est par ici, oui, car je la sens.... mais je ne la vois pas.* Elle s'impatientait, frappait son pied contre terre ; en effet, elle n'avait aucun souvenir du lieu indiqué par elle. Je prévins M. de Brienne, et je mis mademoiselle Dufaut en somnambulisme pendant son exploration. Elle s'arrêta sur-le-champ, et l'ayant priée de cueillir la plante qui devait guérir madame de L. : *Ah ! oui*, dit-elle ; et elle courut droit vers le petit pont, exactement au lieu indiqué par elle à Agen ; elle descendit le ravin, et, sur le revers, contre un bloc de pierre roulé des hauteurs, également désigné dans son somnambulisme, elle cueillit un pied extrêmement touffu d'une plante d'un beau vert et qui exhalait une odeur désagréable et pénétrante ; personne, parmi nous, ne put la connaître. Peu de temps après je réveillai mademoiselle Dufaut et nous l'instruisîmes de tout ce qui s'était passé. De retour à Agen, nous présentâmes cette plante à plusieurs personnes qui ne la connurent pas mieux que nous. Cependant, le pharmacien qui demeure sous la vieille horloge, élève du célèbre M. de Saint-Amand, nous affirma que c'était la *Psoralea bituminosa*, plante qui répand, comme son nom l'indique, une forte odeur de bitume, et qui n'est point employée en médecine. N'importe, M. le docteur Pons n'hésita pas à en faire l'usage prescrit par la somnambule, et, dès le soir même, le cataplasme ordonné fut appliqué sur la région épigastrique de madame de L... Cet appareil fut levé au bout de vingt-quatre heures, ainsi que la somnambule l'avait prescrit. La malade passa la journée sans éprouver de spasme ; ce cataplasme avait produit l'effet d'un révulsif très-actif. Quelques faibles reminiscences spasmodiques reparurent dans la nuit ; le cataplasme fut renouvelé, et, passé ce jour, madame de L... a été entièrement guérie.

« Il serait certainement difficile de trouver un exemple plus remarquable de la réalité et de l'exactitude de la vue à distance chez certains somnambules, et mademoiselle Dufaut a donné vingt autres preuves tout aussi remarquables de cette étonnante faculté.

« Signé : S. A. D. M. P. »

(Extrait du *Bulletin médical du Midi*, journal de Bordeaux, n° 202. — Cité par Ricard dans son *Traité du Magnétisme animal*, édition de 1841.)

Un zouave spirite et médium guérisseur.

Il n'est bruit dans nos contrées, dit le *Journal de l'Asie*, que des merveilles accomplies, au camp de Châlons, par un jeune zouave spirite, qui chaque jour fait de nouveaux miracles.

De nombreux convois de malades se dirigent sur Châlons, et chose incroyable, un bon nombre en reviennent guéris.

Ces jours derniers, un paralytique venu en voiture, après avoir été voir le jeune spirite, s'est trouvé radicalement guéri, et s'en est gaillardement revenu à pied.

Explique qui pourra ces faits qui tiennent du prodige ; toujours est-il qu'ils sont exacts et affirmés par un grand nombre de personnes intelligentes et dignes de foi.

(Rapporté par la *Presse Illustrée* du 6 août.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.